

Introduction – exister, c'est être seul

- exister, c'est être moi, être un « je », unique, séparé
- exister est ce que personne ne saurait faire à notre place
- exister, c'est ainsi se trouver toujours à distance de soi
- donnée, la solitude ne saurait constituer notre fin
- il faut penser la solitude dans l'espace délimité, d'un côté, par nos tentatives d'évasion et, de l'autre, par son impossible oubli
- nous existons seuls, et pourtant nous n'existons pas par nous-mêmes
- nous existons seuls, mais naissons d'autres
- notre solitude, c'est notre unicité
ce que nous sommes, personne d'autre ne l'est ; ce que nous avons à être et qui n'est déterminé nulle part, si ce n'est par la dimension d'attente, personne d'autre ne peut l'être
- nous sommes en même temps séparés et liés, et de ce fait, la question de la solitude soulève le problème de l'être-ensemble
- comment combiner les solitudes de sorte qu'un ensemble minimalement harmonieux en résulte ?

Chap. 1^{er} – Conformisme et aristocratie

- bien qu'existant, nous ne sommes pas d'emblée des « soi »
la plupart du temps, nous ne le sommes pas du tout car nous restons prisonniers d'une étoffe tissée par la doxa, l'opinion, ou plutôt l'ensemble des opinions
cette tunique constitue notre milieu d'existence, notre monde
- de l'opinion, il faut sortir pour vivre libre
- cet arrachement à la doxa équivaut à une mort à soi, à ce que l'on était ou pensait être
- enfin, il faut affronter les autres, ceux qui sont restés au fond de la caverne et dont les valeurs nous semblent désormais mortifères
- l'opinion rassemble, quand la recherche de la vérité singulière, isole
la première convient à la foule, au grand nombre ; la seconde ne concerne que le soi, la pure singularité, l'âme
- sitôt qu'il pense, un sujet s'excepte de la masse qui ne peut qu'opiner
- la foule est bête
pour cesser de l'être, elle doit cesser d'être, se dissoudre
l'âme ne fait pas corps, contrairement à la foule : elle pense
- penser, c'est toujours penser par soi-même, faire l'épreuve de ce que l'on pense en le pensant et, ce faisant, se singulariser
ce n'est jamais répéter, c'est toujours comprendre
et cela implique le travail de l'intelligence que nul ne saurait faire à ma place
- « connais-toi toi-même » signifie : prends soin de toi, aie souci de ton âme, vise à l'excellence ou à la vertu
prendre soin d'une chose signifie la parfaire, l'améliorer, lui faire du bien, la rendre meilleure
- on ne saurait fuir la solitude dans le groupe, parce que intégrer un groupe, quel qu'il soit, pour échapper à la solitude, revient à renoncer à son unicité
l'insertion au groupe se fait par imitation, le mimétisme en est le sésame
mais la ressemblance ainsi produite, réalisant l'unité du groupe, coïncide avec l'effacement de la singularité
- notre solitude foncière ne nous oblige nullement à renoncer à toute socialité
penser implique la coprésence de deux âmes, de deux solitudes pensantes
l'opposition de la foule et de l'âme, pour raicale qu'elle soit, n'est pas ultime, car l'âme n'est

- véritablement âme que dans le face-à-face
- le maître ne pense jamais en lieu et place des autres
cette pensée qui convoque, qui réquisitionne prend la forme du questionnement (Socrate), poussant l'interlocuteur dans ses ultimes retranchements afin de détruire en lui la sclérose de la double ignorance et de permettre à son âme d'échapper à la fascination du nombre, de la foule et de recouvrer si possible sa puissance solitaire, son « soi »
- il faut donc être seul, unique, pour penser, et dans le même temps, la pensée requiert le face-à-face, le dialogue, la confrontation de deux intelligences parfaitement présentes à ce qu'elles pensent et disent

Chap. 2 – Penser et lire

- il convenait désormais de trouver une voie nouvelle, une autre manière de penser
- le dialogue, c'est la circulation de la parole entre deux interlocuteurs, c'est à dire la double présence de chacun
- un espace inédit de pensée, fruit d'un compagnonnage de parole et d'étude, réalisant une forme minimale de socialité, à l'écart de tout mimétisme
- la pensée requiert l'intensité
penser, c'est toujours se faire violence
le dialogue est confrontation
- penser, c'est d'abord lire
lire ne consiste pas à épuiser le sens d'un texte mais à faire que le texte parle enfin avec ma voix, qu'en lisant les phrases j'entende ma propre voix retentir
lire est intrinsèquement solitaire
- combien lisent pour toujours se retrouver chez eux
il faut lire beaucoup pour penser, mais on doit distinguer la lecture encyclopédique de la lecture intensive
non pas avoir tout lu mais lire totalement
que, dans la lecture, soit en jeu le tout ; tout de l'existence, tout de l'intelligence
- lire vraiment un texte, c'est le lire comme personne d'autre n'aurait pu le lire, ne jamais céder à la lecture convenue
- c'est le texte qui enseigne ; à moi de savoir être enseigné, c'est à dire de savoir poser les bonnes questions
- toute lecture, c'est à dire toute compréhension, vise la transmission, l'enseignement
on ne lit jamais que pour gagner la compréhension d'un texte, et cette compréhension, on ne saurait en faire l'épreuve qu'en l'exposant à d'autres -non pour se soumettre à leur jugement et à leur approbation, mais pour faire devant eux l'épreuve du sens que l'on pense avoir découvert

Chap. 3 – Communauté et économie

- la communauté procède de la mise en commun de quelque chose qui organise, fût-ce temporairement, la vie de ceux qui le partagent
l'existence d'une communauté contient de fait la possibilité d'une pluralité
- parce qu'il n'est pas rien, un groupe quelconque, possédant quelque chose, est soumis à la tentation de se prendre pour un, de se penser sur le modèle de l'individu et d'étouffer ainsi en lui la pluralité des individualités
- à la communauté, on aimerait que l'homme se fonde, qu'il communique
avec elle, on voudrait qu'il fasse corps, particulièrement dans les moments houleux
injonction communautaire au mimétisme
- selon Aristote, toute communauté repose sur un intérêt
ceux qui appartiennent au groupe le font conjointement parce qu'ils visent un même but : un bien commun

- la communauté se veut donc d'abord remède à l'impuissance individuelle
- si la famille vise, sommairement, la survie, le village un certain confort d'existence, la cité est, quant à elle, la condition de l'autarkeia ou du bien-vivre, c'est à dire d'un dépassement de l'économique par la satisfaction de tous les besoins
- l'homme est essentiellement producteur et sa production aboutit toujours à un surplus d'où les échanges
 - le commerce est l'articulation fondamentale de toute communauté
 - le modèle de la communauté est le marché
 - la socialité est d'abord et avant tout commerce
 - la production, naturellement excessive (Smith) rend possible les échanges
 - la bourgeoisie : ce rêve d'un monde à son image dont l'aboutissement est notre monde actuel

Chap. 4 – De la politique à l'enseignement

- pour penser l'être ensemble, il convient d'abord de dissocier communauté et communion, de concevoir un espace commun qui ne repose pas sur le mimétisme ni ne l'implique ; ensuite de penser la communauté à partir de la solitude ; enfin, de renoncer à l'idée de prospérité comme moteur de la communauté pour éviter la sclérose, la transformation de la communauté en être commun, son institutionnalisation
 - il convient donc de penser une communauté qui ne s'institue pas, une communauté qui ne soit pas économique, mais ne se fasse pas au mépris de l'économie
- par-delà la satisfaction des besoins, la communauté dessine l'espace d'un partage de la raison
- dans la communauté comme dans l'âme singulière, la raison est affectée par le despotisme des désirs multiples et changeants de la foule bariolée, par la demande sociale, par ce que Socrate appelait « le gros animal »
 - loin que la cité puisse s'installer dans le confort et la certitude de sa propre existence -de sa prospérité-, elle est une communauté sur le qui-vive, toujours en question, au bord de la dislocation
- mais la communauté veut être
 - dès lors, la raison qui la fait être se doit de parer à sa propre fragilité en s'instituant
- échec de la communauté politique (« tout Etat est une tyrannie ») : ce qui est vrai du système monarchique, dans lequel la volonté d'un vaut pour tous, ne s'applique pas moins dans une république
 - « en supposant même que tout individu pris isolément dans le peuple eût exprimé la même volonté et que par suite la loi fût l'expression parfaite de la « volonté générale », la chose resterait au même point
 - ne serais-je pas, aujourd'hui et plus tard, lié à ma volonté d'hier ?
 - ma volonté dans ce cas serait cristallisé
 - stabilité maudite ! Je suis dans l'Etat, au meilleur des cas -je pourrais aussi bien dire au pire- un valet de moi-même » (Max STIRNER)
- que l'homme puisse ne plus se considérer comme un fragment du tout, mais comme extérieur à lui et simultanément en relation avec lui : tel est le miracle, qui fait de l'homme un étranger au monde où il réside cependant
- de même que la totalisation désigne l'acte qui, d'une multitude éparse, fait un tout, la religion serait l'acte par lequel les uniques entrent en relation sans se totaliser et forment une communauté n'impliquant nulle communion mais un enseignement commun

Chap. 5 – Des degrés de communauté

- le groupe naît du collectif
- l'altérité s'estompe au sein du groupe
- la fraternité serait liée à la circulation de la parole davantage qu'à l'action commune (« sans doute la parole sépare autant qu'elle unit » Sartre)

Chap. 6 – L'épreuve du collectif

- le rôle d'une véritable communauté n'est pas de justifier l'existence des individus
- collectif et groupe sont des formes de communauté ; pour autant, ces deux termes ne sont pas identiques
- on peut être ensemble sans constituer un véritable nous
- ces formes inachevées du nous, l'auteur les appelle désormais collectifs
- c'est pourquoi, il y a épreuve du collectif
l'auteur nomme épreuve une situation critique, au sens ancien du terme, qui est aussi son sens médical : qui débouche sur la mort ou la guérison
le stade critique est celui où les choses se décident, se tranchent
- l'expérience (par opposition à l'épreuve) est assimilable parce qu'elle constitue, même inhabituelle, même étrange, la vie de la conscience (être conscient, c'est faire des épreuves)
l'expérience est le laps de temps durant lequel les choses se déroulent, existent pour une conscience
- l'épreuve a quelque chose de décisif que n'a pas l'expérience, fut-elle intense
on en ressort transformé
l'épreuve est le laps de temps durant lequel les choses menacent sans cesse de basculer, qu'elles le fassent ou non au bout de compte
- il y a épreuve du collectif parce que tout collectif est promesse d'un nous, mais aussi, dans son empâtement, dans son quant-à-soi, dans sa formidable propension à faire corps, le lieu où cette promesse menace toujours de se dédire, de parjurer
- le sujet aspire au nous mais cette aspiration est difficile à satisfaire
il peut donc renoncer, déçu par les formes imparfaites rencontrées ça et là
il peut aussi tenter de s'oublier et de se fondre dans le nombre, pour y participer
ce sont là deux écueils, deux formes d'échec de cette aspiration au nous
- la question essentielle du sujet, c'est d'être ou de ne pas être
pour le nous, il n'est pas question d'être, mais de faire société
le désir de société qu'exprime le nous diffère du désir d'être du je
différents, ces deux désirs se croisent pourtant parce qu'il faut des sujets pour désirer la société
le nous témoignerait alors de l'effort du je pour ne pas seulement persévérer dans son être, pour transformer son désir d'être en désir de société
dans le déploiement de cet effort, le je rencontre le collectif dont il subit l'épreuve : environnement, communauté, scolarité, vie professionnelle, nation,...
- dans le on, le nous s'abîme car le je n'y est plus personne

Chap. 7 – Du « je » au « nous »

- le passage du je au nous est en effet le problème politique par excellence
- force est de constater que le nous politique est aujourd'hui inexistant, que la plupart de ceux qui l'ont connu le regrettent, mais ne font rien de plus, s'enfermant dans une posture nostalgique qui contribue à empêcher l'émergence d'une pensée neuve de l'être-ensemble
- la promesse politique du nous n'est pas tenue ; elle n'aboutit généralement qu'à un on, c'est à dire à une communauté d'opinion, à un consensus
certes, celui-ci est préférable à la discorde et à la guerre, mais il ne parvient pas à satisfaire le désir de société

Chap. 8 – Une communauté à deux ?

- le couple : forme la plus concentrée du nous ; forme embryonnaire (ce qui ne signifie ni simple, ni primaire) d'une existence qui ne se réduit pas à soi
- le couple est bien formé de deux sujets qui restent séparés même dans l'union
- il faut penser le couple autrement qu'à partir d'Eros (dieu qui préside à l'accomplissement de

- la fusion originelle de deux en un)
- référence au récit que propose la Tora
- s'il y a donc un nous dans le couple, c'est l'enfant nous, c'est concrètement, charnellement, chacun de nos enfants mais le nous de l'enfant est aussi un je
- au fond, le couple n'est pas : il désigne une modalité de l'exister, toujours à renouveler, toujours à entreprendre à neuf
- l'intelligence amoureuse fait du couple une forme intime de communauté, qui n'est pas sa forme accomplie, mais en constitue une figure décisive
- comment concevoir un « nous » qui échappe tant au repli sur soi, sur l'identité, qu'à la dilution dans les grands ensembles communautaires ?
- pour savoir qui est nous, sachons qui nous sommes, claironnent les tenants de l'identité (nationale ou personnelle) c'est présupposer ce que l'on cherche et réduire la société aux collectifs existants, de manière effective ou fantasmatique
- la violence recherche le « nous » dans le combat contre un ennemi commun
- le collectif est un lieu de discord autant que d'accord promesse d'un nous, il peut se refermer sur lui-même et n'exister plus que par l'exclusion de ce qui n'est pas lui

Chap. 9 – Le collectif en conflit

- les hommes sont naturellement égaux tous présentent des aptitudes identiques tant intellectuellement que physiquement
- si tout autre homme possède autant d'espoir que moi d'atteindre une fin qui serait aussi la mienne, nous voilà devenus, par la force des choses, rivaux
- dans l'espace d'égalité radicale qu'est la nature, celui qui possède la réputation de puissance se trouve de ce fait à l'abri
- la guerre est apocalyptique qui dévoile l'inanité de la société qu'elle détruit la guerre modifie la figure du monde et révèle sous ses traits familiers un autre aspect des choses : sous l'installation bourgeoise, la précaire habitation ; sous les institutions, le vide qu'elles comblaient autrefois et ne parviennent plus à combler
- la guerre, dénudant la réalité, révélant la faiblesse de l'ordre du monde, est également défaite il faut l'entendre au sens d'une destruction : ce qui était fait, fini, stable, certain est désormais défait, ne tient plus
- c'est l'humanité même qui est ici perdante ce désordre, cette désorientation, n'éliminent pas cependant le désir d'humanité l'humanité devient d'autant plus désirable qu'elle se révèle absente

Chap. 10 – Ennemis et adversaires

- l'humanité ne consiste pas seulement à affirmer l'humain, mais aussi, dans certaines circonstances, à affronter l'inhumain, c'est à dire l'ensemble des forces qui, venant des hommes, s'opposent à l'humanité
- lors d'une guerre, le combat n'est pas d'homme à homme, mais de collectif à collectif
- à la guerre, dans ce socialisme militaire, l'individu compte peu, sinon, pour rien
- concrètement, la guerre oppose les corps et semble se désintéresser de la pensée le corps à corps requiert un certain silence de la pensée
- l'ennemi est un corps à combattre, un corps dont l'existence menace la mienne
- à la figure de l'ennemi s'oppose, dans le domaine de la pensée, celle de l'adversaire
- l'obstacle n'est plus ce qui doit être détruit afin de pouvoir persévérer dans son être : il invite à se hisser à sa hauteur pour le transformer en occasion d'une pensée plus vivante

- la volonté de guerre pose donc la question de la capacité de l'homme à trouver une modalité d'incarnation de sa pensée qui éviterait la nécessité de la mise à mort, de sa capacité à déployer une pensée qui soit vie

Conclusion – Quelques-uns

- à Ulysse, Lévinas oppose Abraham, quittant sa terre pour une destination inconnue
Abraham était prophète c'est à dire « un esprit qui n'est pas institution », correspondant à un état de l'intelligence qui ne s'est pas encore enfermé dans une forme
- ni simple spectateur ni homme religieux, Abraham plante sa tente dans le désert, à l'écart, mais elle reste ouverte aux quatre vents, prête à accueillir tous les passants, à faire l'épreuve de toute altérité véritable
- il est des communautés de fait, auxquelles nous appartenons : familiales, économiques, professionnelles, nationales, politiques,...
on pourrait se contenter de tels collectifs et se fondre en eux
nulle subjectivation dans une telle existence
nulle existence donc, si l'existence au sens fort est celle d'un sujet à la place duquel nul ne saurait exister
- sur un mode plus tragique, d'autres, qui croyaient avoir échappé à ces communautés par leur travail, leur réussite, leur amour et leur pratique du savoir, leur contribution à l'humanité ou leur participation active à l'effort national, firent l'expérience amère d'y être violemment ramenés
les communautés de fait existent mais ne se satisfont pas d'exister : elles veulent être, persévérer dans leur être, elles font preuve d'une irrépressible tendance à l'institutionnalisation, à la sclérose, raison pour laquelle on ne saurait se satisfaire de leur appartenir
- il nous faut retrouver l'intuition initiale : le désir de société
- que pourrait signifier une « communauté d'étrangers » ?
il s'agit de se lier sans s'installer, d'exister en commun sans communier, sans taire l'étrangeté (celle essentielle qui se confond avec notre existence)
- une communauté qui échapperait au mimétisme ne peut se concevoir que fondée, si la chose est possible, sur l'unicité de chacun
l'unicité de chacun réside dans sa pensée, dans sa manière de comprendre à nulle autre pareille (dans son intelligence, qui échappe au mimétisme)
- la communauté doit se fonder sur cette puissance de renouvellement de la pensée et prendre la forme d'une communauté d'étude, dans laquelle des sujets sont enjointes sans cesse de mettre à l'œuvre leur intelligence
- communauté instable, fragile comme la pensée, mais animée et animant potentiellement le reste des rapports sociaux
- tout collectif recèle la promesse d'un nous
mais promettre n'est pas accomplir ; c'est déclarer
l'acte fondateur du nous est la mise en commun
le commun peut s'entendre de deux façons : ce qui n'appartient à personne (commun impersonnel) ou ce qui, venant d'un sujet, est partageable
- le commun impersonnel produit le malentendu : on croit partager avec d'autres ce qui n'appartient à personne (communauté illusoire)
- il ne saurait exister de nous que là où il y a création singulière
seul ce qui est singulier est désirable, et de ce fait partageable (tout autre collectif est strictement conservateur)
- le nous véritable n'est pas, contrairement aux collectifs, mais peut advenir en chacun de nous
il y faut simplement la puissance du singulier qui prend sa source dans la pensée et dans l'étude en commun, condition d'une intelligence plurielle, c'est à dire d'une intelligence

- s'acharnant collectivement à l'étude
collectivement : dans une confrontation qui diffère de celle de la guerre
- de quelle étude parlons-nous ?
celle qui réunit autour d'un texte plusieurs sujets qui tâchent de lui donner un sens
car l'étude rend étranger à soi
lire, c'est aussi tempérer l'impatience de penser
 - l'étude en commun n'est pas simplement juxtaposition de points de vue
elle est recherche d'une lecture commune par delà la diversité des lecteurs
lecture résultant de la confrontation, non de la juxtaposition, qui peut seule dépasser les
limites et limitations de chacun
les lieux où l'on peut la mettre en œuvre sont rares et, souvent éphémères
 - étudier ensemble, c'est s'exposer à l'inconfort et mettre à l'épreuve ce qui nous semble le plus
évident
l'étude en commun n'est pas recherche d'un consensus, mais frottement des intelligences.

Par Jean-Marie (janvier 2017).